

J'ai le regret de dire que je diffère d'opinion avec ce monsieur. Dans nos campagnes, on écoute attentivement des récits de trappeurs, ou ceux des luttes légendaires du passé ; dans nos villes, un politicien harangue parfois la foule avec succès. Qu'est-ce que cela prouve ? N'ai-je pas entendu maintes fois dire au sortir des églises :

Tel prédicateur parle très bien, il emploie beaucoup de mots que nous ne comprenons pas !

Cette ignorance du peuple provient de ce que chez nous, l'influence du mutisme exemplaire anglais aidant, nous ne causons pas assez, nous parlons ou nous demeurons taciturnes. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons un peuple triste, fuyant le rire et les bons mots.

La conversation est un art, en France. On ne l'y enseigne pas, elle y est chez elle. Hélas ! nous avons beaucoup perdu de ce riche filon de notre langue, si riche, dis-je, qu'il contribue à l'enrichir sans cesse.

C'est à Paris où la conversation est le plus animée, là elle comporte des règles tacites que tout le monde sait, emploie et ne formule jamais. Permettez-moi de vous citer comme preuve la brillante page qui suit, due à la plume si fine et si perspicace de Mme de Staël, l'auteur célèbre de "Corinne" :

"Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais, de temps en temps, ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, "causer à la ville" ; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin, de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre : de tout temps ils ont montré leur brillante valeur, et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante ; de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auteurs alternatifs qui s'encourageraient mutuellement ; de tout temps ils ont excéllé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut taire, quand un grand intérêt l'emporte sur leur vivacité naturelle ; de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abrégé les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour ; de tout temps, enfin, ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien, sans lasser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

Les Français parlent toujours légèrement de leurs malheurs, dans la crainte d'ennuyer leurs amis ; ils devinent la fatigue qu'ils pourraient causer, par celle dont ils seraient susceptibles : ils se hâtent de montrer élégamment de l'insouciance pour leur propre sort, afin d'en avoir l'honneur au lieu d'en recevoir l'exemple. Le désir de

paraître aimable conseille de prendre une expression de gaieté, quelle que soit la disposition intérieure de l'âme ; la physionomie influe par degrés sur ce qu'on éprouve, et ce qu'on fait pour plaire aux autres émusse bientôt en soi-même ce qu'on ressent.

"Une femme d'esprit a dit que Paris "était le lieu du monde où l'on pouvait le mieux se passer de bonheur" : c'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine."

Certes, il faudra du temps avant que nous puissions nous réclamer de telles qualités. Mais nous pouvons nous améliorer sous ce rapport, sans que cela diminue en rien ce que l'on prise en nous. Et, lorsque nous narrerons à un étranger les progrès de notre pays, ses origines et ses espérances, nous serons heureux de le faire dans une langue précise, imagée et spirituelle, qui malheureusement s'est un peu rouillée depuis que nos pères nous la légèrent.

\* \* \*

Je termine cette chronique en signalant à l'attention du public notre illustration de première page. Elle représente la patronne des musiciens, dont la fête tombe le 22 du courant. C'est dire que ce numéro de notre revue, pourrait porter le nom de Sainte-Cécile, que nous représentons à l'orgue, exécutant une mélodie céleste au milieu des anges. Cette reproduction très artistique, toute récente et peu connue au Canada, est une véritable oeuvre d'art qui, croyons-nous, plaira à nos lecteurs, et qu'ils conserveront.

D'autre part, nous publions dans nos pages de musique, une composition de circonstance due à Monsieur A. Charbonnier, dont les lecteurs connaissent depuis longtemps les dispositions et les talents artistiques.

L. d'ORNANO.

### PETITE CORRESPONDANCE DE "L'ALBUM UNIVERSEL"

Vu la prolixité et la facture négligée de certaines pages littéraires qu'on nous adresse, nous nous voyons dans la nécessité de rappeler de nouveau à nos aimables correspondants que :

Les oeuvres inédites à nous soumises devront être intéressantes, bien écrites et concises, pour être publiées dans nos colonnes ; que nous ne tiendrons aucun compte des manuscrits non signés d'un nom responsable, lequel devra être suivi de l'adresse exacte de l'expéditeur. De plus, l'espace réservé à ces compositions étant limité, les sujets devront être traités brièvement, soit en prose, soit en vers. Prose : maximum, une colonne et demie de l'"Album Universel" Poésie : maximum d'une pièce, une trentaine de vers.

M. G. Gauthier, Saint-Henri. — Regrettons ne pouvoir insérer votre correspondance, elle eût dû être adressée à un journal quotidien plutôt qu'à notre revue. Nous nous sommes tracé un cadre que nous ne saurions franchir, même si nous le désirions.

M. Auguste Charbonnier. — Serait bien aimable de passer à nos bureaux, dans le courant de la semaine prochaine.

Dr Philippe Sainte-Marie, Sorel. — Désirerions vous faire de vive voix quelques remarques au sujet de votre dernier envoi. Sincères remerciements.

### PERLES LITTÉRAIRES

Naguère dans cette revue, nous publions une page célèbre où Michelet décrit le chant des oiseaux. Afin de donner une idée des procédés littéraires, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le même sujet traité par un autre grand maître du style, Châteaubriand, et une poésie d'André Lemoine.

#### LE CHANT DES OISEAUX

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées ; lorsque les forêts se taisent par degré, que

pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir ; le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses ; il est lent, il est vif : c'est un coeur que la joie enivre, un coeur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence. Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'oeuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour nous. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter les hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes ou dans des pièges, on peut les remplir de douleur, mais on ne peut les forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment, il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords ; il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, que des oiseleurs, par un raffinement barbare, crèvent les yeux à un rossignol, sa voix n'en devient que plus harmonieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue. "Démocritus, dit le poète de Chio, en se peignant sous les traits du chantre des Phéaciens, était le favori de la muse ; mais elle avait mêlé pour lui le bien et le mal, et l'avait rendu aveugle en lui donnant la douceur des chants."

L'oiseau semble le véritable emblème du chrétien ici-bas ; il préfère, comme le fidèle, la solitude au monde, le ciel à la terre, et sa voix bénit sans cesse les merveilles du Créateur.

CHATEAUBRIAND.

### UNE VOIX DANS L'ORAGE

Un rossignol chantait, le soir d'un grand orage...  
Sur la haute forêt quand la foudre éclatait,  
Quand, sillonné d'éclairs, pluie et vent faisaient  
[rage,  
Un seul oiseau des bois, le rossignol chantait.

Ayant fermé l'oreille aux bruits de la tempête,  
Et rassurant son nid qu'abandonnait le jour,  
Il disait au printemps la musique de fête  
Où débordait son coeur, un coeur ivre d'amour.

Secouant son antique et verte chevelure,  
Quand toute la forêt sous le vent se tordait,  
Aux tonneaux du ciel la voix fervente et pure  
Comme un alléluia sans trouble répondait.

Et lorsque s'apaisait le souffle des rafales,  
Laissant un peu de calme à l'oiseau du printemps,  
Alors on entendait, à rares intervalles,  
L'hymne de joie éclore en bouquets éclatants.

Dans l'héroïque espoir de fatiguer l'orage,  
Qui s'éloignait enfin en longs roulements sourds,  
Sans perdre un seul instant sa voix ni son courage,  
Le petit rossignol vainqueur chantait toujours.

Quand la sombre tempête eut balayé ses voiles  
Du ciel rassérénié, le chant triomphateur  
Montait jusqu'aux points d'or des premières  
[étoiles  
Qui de haut rayonnaient sur le divin chanteur.

ANDRÉ LEMOINE.